

conscientieuse à l'invite du Grand Maître prononcée un jour de tendre prédication sur les collines de la Galilée.

« Ainsi le Jardin botanique de Montréal porte au front une espèce de baptême que nul — fût-il le moins religieux des hommes, — ne songe à récuser.

« Que cette invite en faveur de la beauté des Lis ait été faite aux hommes par le Christ, c'est là une distinction dont les Lis peuvent être fiers en leur petite âme végétale.

« Voyez les lis des champs! Ne cherchons pas, pour l'instant, à savoir si le Fils de l'Homme a voulu spécifier une espèce en particulier, ou si le lis des Saints Livres est simplement un mot pour désigner la perfection de la fleur. La tradition des pays méditerranéens a d'emblée vu dans cette désignation « le lis », type de fleur dont la beauté n'a pas de rivale. Et pour ajouter encore à la gloire du Lis, n'est-ce pas toujours son nom que l'on emprunte chaque fois que l'on veut marquer la totale beauté dans le monde des fleurs: Lis d'eau, Lis des étangs, Lis de la Vallée.

« Et de considérer le Lis des champs, l'homme ne s'est jamais lassé. Les uns sont dans l'admiration et l'étonnement devant le mystère de sa forme. Forme si nette, si dépouillée. Simplicité et honnêteté de cette tige droite, unique, dont la raison d'être est de porter des feuilles austères et sans ornement. Ces tiges et ces feuilles ne cherchent pas à allumer notre œil. Elles préparent seulement quelque chose qui s'en vient; elles sont le socle discret qui va porter un chef-d'œuvre de Dieu: la fleur.

« Dans ce monde où tout est mystère, le mystère des mystères est sans doute la fleur. Créée pour l'amour, et œuvre d'amour et de prédilection, semble-t-il, pour Celui qui l'inventa. Dans ce monde des plantes que l'on dit inconscient, qui ne pense ni n'admire, pourquoi l'œuvre d'amour est-il entouré de toute cette beauté, de tout cet art de la forme, de la couleur, du parfum?

« La fleur du Lis. La géométrie servante de la beauté. La courbe. L'angle savant. L'équilibre de la couleur. Le nombre mystérieux de trois. Trois carpelles, trois berceaux conjugués où repose dans son effarante complication de forme microscopique et de puissance de devenir, l'ovule, demi-vie dont l'autre moitié qui est là, au-dessus, dans les deux verticilles de trois étamines qui attendent l'instant d'ouvrir leurs anthères et de libérer le pollen fécond.

« Puis, les éléments procréateurs sont en présence. C'est un drame qui se joue, drame dont l'enjeu est une vie nouvelle et abondante, la perpétuation de l'être de beauté qui depuis des milliers d'années embellit notre planète. Mais, à ce drame, il faut un décor d'intimité: trois grands pétales et trois grands sépales, presque identiques, forment ce décor nuptial. Rideaux blancs, rideaux orangés, groupés en étoiles qui sont peut-être ce qu'il y a de plus beau dans le monde des fleurs. L'Orchidée est prétentieuse et la Rose compliquée. C'est de la parure du Lis que le Maître a dit: — En vérité, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »

RENÉ CHOPIN (1885-1953)

Dixième enfant d'un médecin français installé sur les bords de la rivière des Prairies, René Chopin étudia le droit à l'Université de Montréal, le chant à Paris, fut ensuite notaire et, un temps, auprès de Jules Fournier, journaliste. Cet ami de Marcel Dugas et de Paul Morin est surtout l'auteur de deux recueils de poèmes. *Le Cœur en exil* (1913) et *Dominantes* (1933); il fait partie du groupe des « esthètes », avec Roquebrune, Dugas, Morin, Delahaye, qui animeront la revue *Le Nigog*, en réaction contre les écrivains du *Terroir*, prolongeant en la métamorphosant l'œuvre de l'École littéraire de Montréal.

Paysages polaires

Au poète Guy Delahaye

Le firmament arctique étoile sa coupole,
Le vent glacé des nuits halène irrégulier
Et fait étinceler tous les astres du Pôle,
Le Cygne crucial, la Chèvre, le Bélialier...

Rideau de gaze en sa transparence hyaline,
Les écharpes de l'air flottent dans les lointains.
Comme un disque argenté, la Lune cristalline
Plonge dans l'Océan ses deux grands yeux éteints.

Telle que nous la montre, étrange architecture
De neige et de glaçons étagés par degrés,
Sur la page de pulpe ou sur la couverture,
Le dessin suggestif des livres illustrés,

Géante elle apparaît, manoir ou cathédrale,
La banquise polaire avec grottes à jour,
Comme un magique écran de clarté sépulcrale,
Où l'on voit s'ériger les créneaux d'une tour.

Elle a porche sur mer à sa vaste muraille
Avec des escaliers de larges monceaux vifs
Où nul pas ne se pose et que la lame taille
Et qui sont, émergés, de somptueux récifs.

Édifice branlant d'assises colossales
Aux colonnes d'azur, aux piliers anguleux,
J'y vois des corridors et de profondes salles
Où pendent par milliers cristaux et lustres bleus,

Trésors inexplorés de fausses pierreries,
Aiguilles et bijoux, métal immaculé.
Parmi leur amas clair les marines féeries
Jadis ont déposé la coupe de Thulé.

*
* *

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs.
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.

Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac.
Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires;
L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui
Tandis qu'à l'horizon, au ras des promontoires
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

*
* *

Les fiers Aventuriers, captifs de la banquise,
En leurs tombeaux de glace à jamais exilés,
Avaient rêvé que leur gloire s'immortalise:
Le Pôle comme un Sphinx demeure inviolé.

Sur une île neigeuse, avouant la défaite
Et l'amertume au cœur, sans vivres, sans espoir,
Ils gravèrent leurs noms, homicide conquête,
Et tristes, résignés, moururent dans le soir.

Les voiles luxueux d'aurores magnétiques,
Déroulant sur le gouffre immense du Chaos
Leurs franges de couleurs aux éclairs prismatiques
Ont enchanté la fin tragique des Héros.

Leur sang se congela, plus de feux dans les tentes,
Dans un songe livide ont-ils revu là-bas
Par delà la mer sourde et les glaces flottantes
Le clocher du village où l'on sonne les glas?

Et, regrets superflus germés dans les Erèbes,
La vigne ensoleillée au pan du toit natal,
Le miracle, à l'été fertile, de la glèbe,
Avec le cendrier, l'âtre familial?

Au fil du vent

J'accorde mon angoisse à la clameur farouche
De ta plainte nocturne, ô vent âpre et dément!
Comme il résonne en moi ton sublime tourment,
Fanfare de l'espace, ô ténébreuse Bouche
Du Vide qui s'exprime, ô sonore élément!

Grand vent de cette nuit! O grand vent d'Amérique!
Ô ces milliers de voix vibrant à l'unisson
De votre inexprimable et terrestre chanson!
Vous exaltez mon âme et mon âme lyrique
Sent en elle courir votre immense frisson.

Vous secouez, telle une escadre mal havrée,
— Les vents soufflent surtout dans la vierge forêt —
La savane où le pin, le pruche et le cyprès
Agitent comme des mâtures sinistrées
Leurs longs fûts dénudés sans voile et sans agrès.

Aux plis sombres de vos ondes aériennes
Combien d'âmes en peine à jamais guidez-vous ?
J'entends comme un torrent qui roule des cailloux
Leur cohorte expiant des fautes anciennes
Crier ses vains remords avec des chagrins fous!

Le vent s'engouffre aux longs tuyaux des cheminées,
D'un brusque assaut il fait grincer le tournevent,
Voici soudain que tinte une cloche au couvent,
Ô ces bruits reconnus des plus jeunes années
Qui m'enlèvent encor de leur rythme émouvant!

Vieux compagnon d'ennui, de haine et de colère,
Pourquoi dans le jardin qui frissonne d'horreur,
Viens-tu battre la porte ainsi qu'un malfaiteur,
Pourquoi vas-tu heurter dans le noir cimetière
La grille des tombeaux, ô sinistre rôdeur!

Ô vent! Sonores mers sur des récifs rués!
On entend se briser des navires perdus,
Épaves s'érigeant, flancs ouverts, mâts tordus,

Où dans un même effroi se mêlent les huées
De l'espace et les chocs du naufrage éperdus.

Que j'aime cette nuit votre infini poème,
Comme de vos sanglots vous ébranlez mes nerfs,
Pour exprimer ainsi tels désespoirs amers
Êtes-vous, s'irritant dans son labeur suprême,
Le cri de la douleur que pousse l'univers?

Automne

Symphonie automnale! Ô mon cœur anxieux!
Un grand vent monotone, amer et pluvieux,
A fait revivre, au sein des vieilles cheminées,
Le grillon qui bruit ses chansons surannées,
Des pancartes le long d'un mur claquent au vent,
Et j'écoute transi la cloche du couvent
Qui convoque dans l'ombre au bord des routes croches
Tous ces Morts dont les yeux semblent gros de reproches,
Je revois dans les champs, parmi les peupliers,
Les corbeaux conjurés, mines patibulaires,
Et ceux qui tournoyaient au ciel crépusculaire,
Et qui fuiront demain, noirs et rauques voiliers,
Ô novembre, ton deuil, ô Noël, tes gelées!
Je songe aux bois trempés, si déserts qu'ils font peur,
Et j'ai le goût encor de la feuille brûlée
Dans les labours qu'embue une blanche vapeur.
Tous les foins sont rentrés et les grappes cueillies.
C'est du sang de l'année et de ses pampres lourds
Que le feuillage est teint de rouilles et de lies.
Interminablement ce furent tout le jour
Les feuilles dénudant les branches secouées...
Et hagardes, là-haut, les troupeaux des nuées
Qui fuyaient, on eût dit prises d'effroi devant
Je ne sais quel désastre, et qu'emportait le vent!
Ah! sonore ce fut, ô l'écho des cognées!
La coupe des fagots en hâte pour l'hiver
Dans la forêt où sous l'écorce gris de fer
Pullule le cloporte et rampe l'araignée.
Et j'ai pleuré la mort d'une féconde année
Qui prodigua pour nous, généreuse, sa chair.
N'es-tu pas ce dolent paysage d'automne
Ô mon âme, ce soir, mon âme qui frissonne!
Mais tes mois ont vieilli sans leur maturité.
Ah! les blés des fenils et les orges des granges,
Les paniers débordants du fruit de la vendange,

Le bel entassement des blés éfauchetés
Dès l'août, ce beau mois des promesses tenues!
Et tu n'as pas mûri le fruit érubescent,
Tu ne m'as pas donné tes grappes ingénues,
Mon âme ravagée et si triste à présent!

Hélas! ce soir, vieilli, j'écoute les refrains
De l'automne et la pluie et le vent dans la brume
Et je ne sais pourquoi mon obstiné chagrin
Que rythme, sombres glas, la cloche qui s'enrhume,
Angoissée elle-même à pousser sa clameur.
Il me semble qu'en moi ma jeunesse se meurt.
Ô ce vent de panique en mon âme muette,
Ô ce vent sur mon front comme un vent de défaite!

Offrande propitiatoire

Cygnés effarouchés du chaste hiver qui fond,
Votre vol s'éparpille et déserte ma grève;
Je sens mon cœur s'ouvrir comme une digue crève
Et se répandre ainsi que les grands fleuves font.

Avec mes pleurs votre eau secrète se confond,
Ô sources dans mon âme, ô printanière sève,
Philtre voluptueux de souffrance et de rêve
Qui jaillit et me verse un bonheur trop profond!

Colombe de la Neige à l'aile pure et blanche,
Pour que ma soif d'aimer cette saison j'étanche,
Entre mes doigts émus et d'un geste pieux

Je tordrai ton cou frêle, ô victime immolée,
Et ta chair hiémale et ta plume souillée
Rougiront sur l'autel en offrande à mes dieux.

Renoncement

Sur le roc escarpé d'un redoutable écueil
Je veux construire, ô mon ardente solitude,
Où fuir toute faiblesse et toute servitude,
Le luxueux palais de mon souffrant orgueil.

Ô cruelles amours dont se rouille la chaîne,
J'ai par vous entrevu l'abîme du bonheur,